

FRAGMENTS DIVERS

Aldjia, la femme divisée

Jacques Probst

Extrait 1 : l'homme des montagnes de Makashrah

A.

L'homme était descendu des montagnes de Makashrah vendre au marché chèvres et moutons. Il négociait avec mon père le prix des chèvres, le prix des moutons, quand il m'a vue. Plus tard, l'affaire avec mon père conclue, il m'a demandé mon nom. J'ai dit Aldjia, parce que c'est mon nom, celui qu'aussitôt née, mon père a posé sur moi.

Quelques marchés plus tard, avec la bénédiction de mon père, cet homme des montagnes de Makashrah m'épousa. J'avais dû lui plaire. Il m'emmena chez lui, ne m'a plus jamais nommée, de sorte que mon nom, personne ne l'a plus connu

sauf mon père, qui m'appelait « Djia », mais c'était mon père, et quand il disait « Djia », c'était Aldjia qu'il disait.

J'eus avec mon mari une sorte de vie dans les montagnes de Makashrah, puis je lui faussai compagnie et retournai vivre chez mon père, à trois jours de marche des montagnes, dans la ville où j'étais née, qui s'appelait Bethléem. Un enfant nu sur un tas de paille n'y était pas encore né dans une étable, il s'en faudrait de plusieurs siècles, c'est dire si mon histoire est ancienne. Quand je revins vivre chez mon père, l'étable où devrait naître plus tard cet enfant n'était pas encore bâtie, et loin d'être nés, l'âne et le bœuf qui dans l'étable réchaufferaient la misère du nouveau-né.

B.

Tu ne diras pas que ton mari ne t'aimait pas, ce serait un énorme mensonge, il t'aimait énormément.

Il aurait pu te faire chercher chez ton père, te donner à lapider devant le mur de la ville, c'était son droit, ton père lui-même n'aurait pu s'y opposer. L'époque était ainsi, mais, nom de Dieu, il y en a eu de pires, depuis.

Tu vivais à Bethléem depuis quatre mois quand ton mari...

A.

... juché sur un âne vint m'y rechercher, sans reproche, doux, les bras très tendres, les yeux mouillés de tant m'aimer.

Mon père lui fit grand accueil, l'assit devant quatre jours de bombance, et que se dirent-ils par-dessus les plats de chevreau, de moutons, et par-dessus les cruches de vin ? Sûrement rien qui vaille la peine d'être relaté

car toutes ces journées sont consignées dans un livre, un livre si gros que de lui on dit : Le Livre.

Le Livre ne mentionne aucune de leurs paroles, mais assure qu'ils burent et mangèrent durant quatre jours

et quand ce Livre dit boire et manger, c'est vraiment boire et manger qu'il faut entendre, vraiment boire et vraiment manger, repousser hors de raison toute satiété.

Extrait 2 : le sac de Guibaa

A. *(une litanie)*

Guibaa, Guibaa, et devant Guibaa seize mille javelots
vingt-cinq mille arcs, et pour chaque arc huit cent flèches
soixante mille épées, douze mille cavaliers
des frondes et pour chaque fronde un sac de pierres
et aurait-on su devant Guibaa à cette époque-là s'en servir, on aurait vu devant Guibaa des canons, des
lance-roquettes, des lance-missiles, des lances tout ce qui se lance et qui fait mal une fois retombé
et dans le ciel de Guibaa, de vieux B52 auraient encore fait bien l'affaire
si l'on avait su s'en servir
mais les plus belles inventions de l'époque étaient là
devant Guibaa
dont les murs tombaient, et dont tombaient les maisons.
Dans Guibaa
les rues étaient encombrées de maisons tombées, des meubles qu'elles contenaient, des morceaux des
gens qui n'avaient pu à temps les quitter et sur ces encombrements passés au fil de l'épée trois mille
enfants et leurs mères éventrées, qu'on n'avait pas violées
tant était grand le dégoût qu'inspirait Guibaa, et tant aussi on était pressé d'en finir avec Guibaa
où l'on avait saigné comme nulle part encore on avait saigné
ça filait en rigoles sur les pavés
et quand fut jeté par terre tout le sang qu'on y avait trouvé
on mit le feu à Guibaa, maison par maison
celles qui étaient encore debout
mais on avait auparavant chié et pissé dans les fontaines, dans les puits : il n'aurait pas fait beau avoir
soif, sous l'incendie.

Extrait 3 : la femme divisée**B.**

Mais nom de Dieu ! Tu ne vas pas t'en tirer à si bon compte !

On te demande un chemin de croix, tu nous joues la résurrection.

Que les hommes aiment se battre entre eux, c'est entendu, mais tout de même, il leur faut un prétexte.

On ne met pas une ville comme Guibaa sur le sable sans au moins un petit prétexte.

Ce que nous voulons entendre, c'est le récit de la nuit passée dans la maison de ce vieil homme qui s'en revenait de ses champs et vous a offert le boire et le manger, et de quoi vous reposer. Voudrais-tu boire quelque chose avant de commencer ?

A.

Rien du tout. Et pareil pour le récit de cette nuit dans la maison du vieil homme. Rien du tout.

B.

Ah nom de Dieu ! Si cette petite fille de douze ans qui vient de s'en aller dormir dans sa chambre te voyait, elle ne serait pas fière de toi.

A.

Je ne lui dois rien.

B.

La vie de son vieux père, tu la lui dois.

A.

Qui dit qu'il est mort ?

B.

Oh, après toute cette nuit, ceux qui l'ont pris n'ont pas dû laisser aux yeux de sa fille grand-chose pour le reconnaître.

(Elle prend sur sa gauche un verre, une bouteille, décapsule la bouteille, remplit le verre, repose la bouteille à sa gauche, passe devant elle le verre sans y prêter attention, et le pose à sa droite.)

Prends ça, Glenmorangie, et raconte.

Extrait 4 : le marchand de mazout

A.

Assis en face de moi dans le compartiment, un homme de soixante ans. Il s'appelle Tolcaneri, il est marchand de mazout. Il ne m'a dit ni son nom ni son métier, il ne me parle pas puisqu'il ne me voit pas mais sur un gros sac de toile à son côté, il est écrit en lettres de flammes : *Tolcaneri, marchand de mazout*

et son adresse juste en dessous :

19, chemin du Milieu. Milieu de quoi ?

Un nom de ville en dessous de celui du chemin était effacé.

À un moment, dans le compartiment, chacun a ouvert son sac, et voici du pain, du fromage, des raisins, mais du sac du marchand de mazout Tolcaneri n'est sorti qu'un livre qu'il a ouvert sur ses genoux. C'était le Livre

je l'ai reconnu, ouvert au dix-neuvième chapitre du livre des Juges, et je suis sûrement devenue très pâle : c'est à ce dix-neuvième chapitre de l'histoire des Juges que commence mon histoire, celle où je n'ai pas de nom

et où commence aussi, et finit

l'histoire de la ville de Guibaa, dont les bâtisseurs ignoraient qu'ils avaient bâti un bûcher

dont je serais l'allumette

qu'une main sans conscience a jeté par-dessus le mur.

Extrait 5 : le départ de Guibaa

A.

Sur le seuil de pierre devant la porte fermée, Aldjia, c'est un pauvre tas nu de choses écrasées. La fin de la nuit est très froide. Dans la rue, à part Aldjia, à part bientôt son cadavre, il n'y a personne, pas un mouvement. Seul un jeune chiot, etc.

Temps. (B verse un verre et le passe à A.)

A. *(tenant le verre plein à hauteur de ses yeux)*

C'est du Glen quoi, cette fois ?

B.

Bois-le, il te fera grand bien.

A. *(posant le verre plein à sa droite)*

Sais-tu ce qui me ferait grand bien ? Que tu poursuives un moment le chemin.

(B décapsule une bouteille, en remplit un verre, le boit d'un trait.)

La porte s'est ouverte, ton mari t'a vue sur le seuil couchée à ses pieds, a dit « lève-toi, on s'en va ». Il est allé chercher l'âne dans l'écurie, a repassé devant toi, a dit encore une fois : « lève-toi, on s'en va », puis a appelé le vieillard dans la maison, qui n'a pas répondu, t'a redemandé de te lever, tu n'as pas répondu, alors il t'a soulevée du seuil et couchée comme une bête morte en travers du dos de l'âne, tes jambes ballant d'un côté, ta tête de l'autre avec, au milieu de ta figure, les yeux très ouverts et très voilés d'une bête morte

et ils sont partis, l'âne et lui, et toi en travers du dos de l'âne qui était gris avec au front une étoile blanche...